L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73. NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI MATIN, 15 SEPTEMBRE 1882. 56me Année.

Sufleur, Bonnet & Cie., Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post office at New Orleans, La s Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.

VENDREDI, 15 SEPTEMBRE 1882.

PRIX DE L'ABONNEMENT

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$2 00

Renferme deux feuilletons.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Renferme deux feuilletons.

VENTES A L'ENCAN.

Par H. Stern & Co, dans le rez de chaussée d'en haut, No 35 rue de Chartres, bottes, souliers et brodequins.

De la culture de la soie en Louisiane.

Il y a quelques semaines encore, s'il vous était arrivé d'affirmer que l'industrie et la culture de la soie étaient appelées à s'implanter dans le pays, et qu'avant peu d'année, nous y verrions s'établir et se multiplier les magnaneries, vos paroles eussent été accueillies par un sourire d'incrédulité. Encore un rêve, eut-on répondu, à ajouter à tant d'autres qui ont traversé un instant certaines imaginations, mais jamais n'ont pu pénétré dans le domaine des faits. On en citait pour preuve l'existence parmi nous, depuis nombre d'années, de deux magnaneries créées par des amateurs habiles, connaissant bien le métier, et n'en ayant guères, pourtant, malgré leurs nombreux succès, tiré d'autres avantages que ceux de l'agrément. Leurs profits, en effet, n'ont jamais était bien grands, va qu'ils ne se sont pas livrés jusqu'ici à cette culture, au point du vue commercial proprement dit.

Il n'en est pas moins étonnant que le spectacle des magnifiques produits que chacun pouvait aller visiter, depuis longues années, soit à Covington, soit à la Nile-Orléans, au fond de la rue Dumaine, n'ait pu susciter chez nous l'esprit d'entreprise, provoquer quelqu'essai, contribuer à la création de quelques autres magnaneries.

Hélas! il fallait que, dans ce cas comme dans bien d'autres, l'exemple nous fût donné par le Nord, que le mouvement nous fût imprimé par Philadelphie.

De là, la création récente dans notre milieu de la *Société Industrielle du Sud pour la culture de la soie*, société qui a en des commencements difficiles, mais qui, aujourd'hui, a trouvé enfin, autour d'elle, des secours puissants, des appuis efficaces.

Elle est réellement fondée, à l'heure qu'il est, cette société; les souscriptions abondent; elles sont si peu élevées, et il faut, pour lancer l'entreprise, un si faible capital!

Quelques vingt à vingt-cinq acres, situés dans les environs de la ville et sur lesquels se développera bientôt une plantation de mûriers blancs; l'achat de quelques centaines de piastres d'œufs, ou plutôt de graine, pour employer le terme en usage dans cette industrie; au milieu de la plantation, deux ou trois chambres ou appentis, d'une structure extrêmement commune, s'élevant sur un terrain sec; enfin, quelques tables ou tablettes, claies et autres appareils, le tout de la plus grande simplicité. Voilà tous les frais à faire, il suffit de quelques milliers de piastres pour commencer une entreprise dont le succès est certain et qui doit, avant quatre ans, découpler, quintupler annuellement sa somme avancée.

Qu'on nous permette de citer ici quelques chiffres.

Prenons pour donnée première une plantation de cinq acres de mûriers, jeunes encore; ils ne feront que produire une plus grande quantité de feuilles, à mesure qu'ils vieilliront. D'après les observations faites, en Louisiane, comme dans tous les pays du monde, en France, en Italie, au Japon, il suffit de 1800 livres de feuilles pour nourrir tous les vers à soie provenant d'une once de graine. En moyenne, une plantation de cinq arpents de mûriers, même encore jeunes, pourra fournir leur nourriture à 6 onces de vers à soie, soit 240,000 vers. Admettez une perte générale de 40,000; restent 200,000 survivants. Chaque once de graine pouvant produire, en moyenne, de 50 à 75 livres de cocons, vous pouvez obtenir, au bas mot, 400 livres de cocons secs, valant chacune $1,50 à $3.00. Admettez une somme ronde de $500 à $600 (nous prenons les chiffres les plus bas); vous n'avez qu'à la multiplier par 6, pour obtenir le total de votre profit. Si vous arrivez à dévider vous-même la soie brute, à la filer, le gain triple et quadruple encore, la soie dévidée valant $9,00 à $10,00 la livre. C'est là, comme on le voit, une industrie exceptionnellement rémunératrice.

Si maintenant nous voulons nous rendre compte des dépenses à faire, nous les trouvons presqu'insignifiantes. En voici le détail:

6 onces d'œufs ou de graines, valant de $5 à $6 chacune, soit, au tout, de $30 à $36.

Si vous voulez vous procurer des œufs de provenance louisianaise, "*Louisiana Breeds*," vous les paierez plus cher. Grâce à leur qualité infiniment supérieure, ils s'élèvent au prix de $9 à $10 l'once. Ajoutez maintenant la chambre, les tables, tablettes et claies en bois dont nous avons déjà parlé, et vous voilà au bout de vos frais. Impossible, en vérité, de trouver parmi nous une industrie plus fructueuse et qui mérite plus d'être encouragée et développée.

Et qual personnel faut-il pour la conduire à bien, cette industrie? Deux ou trois personnes, pouvant se faire aider par autant d'enfants.

C'est avec empressement que nous publions ces quelques détails intéressants.

En agissant de la sorte, nous ne faisons que remplir un devoir, que répondre aux nombreuses demandes qui nous sont adressées, non seulement des environs de la Nile-Orléans, mais même des campagnes éloignées de la Louisiane.

Que l'industrie de la soie, que l'élevage du ver producteur du premier, du plus riche de tous les textiles, se développe parmi nous, c'est le plus cher de nos vœux.

M. Thomas Corbett, attaché, depuis plus de vingt ans, au "Bidwell's Phœnix House", a été promu, en récompense de ses services, aux fonctions de surintendant de l'établissement.

—Ceux qui ont essayé du Malakoff Bitter ont le plus grand éloge comme tonique soir-et-matin.

Entreprise importante pour la Nouvelle-Orléans.

Le climat du Sud a une attraction puissante; c'est un des excellents facteurs sur lesquels nous pouvons et devons compter pour notre développement et notre prospérité. Voici que le Louisville & Nashville Railroad cède à cette influence et se propose de fonder à notre porte un établissement qui, pendant notre saison d'hiver, toujours courte, et très clémente d'ordinaire, attirerait toute une population redoutant les froids trop rigoureux du Nord et de l'Ouest. Dans ce but la compagnie du chemin de fer que nous avons nommé, a confié à M. Geo L. Cross, son agent de passagers, la mission de visiter minutieusement, en connaisseur qu'il est, toutes les villes d'eau qui bordent le lac, et où, durant les grandes chaleurs, émigrent de nombreuses familles de la Louisiane. A l'heure où nous écrivons ces lignes M. Cross est déjà sur le train de Mobile. Il fera des haltes tout le long de la côte du lac, et à son retour à Louisville il dira ses impressions à ses mandants, il leur fera connaître quel est le lieu où ils pourraient bâtir, au mieux de leurs intérêts, l'établissement qu'ils projettent. Si nous comprenons bien les intentions de la compagnie, il s'agirait tout d'abord d'un hôtel de premier ordre, et peut-être aussi de constructions détachées, de cottages élégants, gais et confortables, en pleine brise de mer, devant une admirable nappe d'eau profonde, poissonneuse, et offrant le bienfait de bains salubres.

M. Cross n'aura vraiment que l'embarras du choix. Nous en demeurons convaincu, il reviendra de sa tournée, charmé des sites qu'il aura vus, surtout en deçà de Ocean Springs; et avant peu se dressera, à quelques milles de la Nile-Orléans, l'un de ces somptueux hôtels dont les Américains ont le génie.

Inutile d'insister sur l'importance qu'aura pour notre ville la réalisation de ce plan. Nous le répétons, il en résultera d'abord des immigrations périodiques d'une population riche et distinguée; peu à peu les nouveaux venus se laisseront aller aux caresses d'une température douce et bienfaisante, et quelque jour beaucoup d'entr'eux se décideront à faire élection de domicile dans une pareille zone. Quand on a une fois connu le climat du Sud, on n'y renonce guère.

La nouvelle de la mort de M. JOSEPH DE FUENTES a causé parmi nous autant de surprise que de regrets sincères. Rien, dans de récentes communications à quelques amis, ne laissait prévoir une fin aussi subite.

M. De Fuentes était un homme d'une belle intelligence, un esprit cultivé.

Depuis plusieurs année, il était retiré du commerce, où il avait occupé une haute position, et avait été se fixer dans la paroisse St Tammany, mais son éloignement de la métropole où il avait passé les plus heureuses années de son existence, ne l'empêchait pas de suivre, d'un œil expérimenté, la marche des événements politiques et sociaux, sur lesquels nous l'avons souvent entendu porter des jugements remarquables.

Il a fermé les yeux au milieu des grands bois qu'il a chéris et dont le majestueux calme s'accordait si bien avec son amour de la solitude.

Le "Louisiana Fiber Working Company."—Ainsi que nous l'avions annoncé, les membres de cette compagnie se sont réunis, mercredi dernier, à midi, à la salle de l'association des planteurs, sous la présidence de M. E. K. Converse, qui occupait le fauteuil.

La charte a été lue et adoptée, et la séance s'est terminée par l'adoption d'une résolution qui autorise le président à prendre toutes les mesures nécessaires pour la construction immédiate des appareils qu'exige l'exploitation de la bagasse sur une grande échelle.

Plusieurs des membres qui assistaient à la réunion ont pris des actions de la nouvelle compagnie, qui, nous sommes heureux de le répéter, est maintenant sur une base solide.

Nous souhaitons à M. Théophile Harang, qui a montrée sacz de persévérance, de ténacité et d'énergie pour arriver, après onze mois de luttes, à la constitution de la société, la force nécessaire pour achever à temps les travaux qu'il est appelé à surveiller, et nous partageons d'avance la satisfaction qu'il éprouvera si, comme nous le croyons, le succès couronne ses efforts.

M. B. Laplace, commissaire des levées, pour le premier district de la Louisiane, vient de proposer au major Richardson un moyen facile d'en finir une bonne fois avec la crevasse de Bonnet-Carré, et de la fermer définitivement. Que le bureau des ingénieurs d'Etat, dit-il, verse une somme de $15,000, et la compagnie de chemin de fer de la vallée du Mississippi, de concert avec quelques propriétaires intéressés à l'achèvement de l'œuvre, se charge de tout le travail.

Le major Richardson a accueilli très favorablement cette ouverture. Les ingénieurs d'Etat, répondu-il à M. Laplace, n'ont jamais été opposés à la clôture de la crevasse de Bonnet Carré. C'est uniquement le manque de fonds qui les a empêchés de l'entreprendre.

Il accepte la proposition, à condition que les travaux se feront par contrat, comme l'a stipulé la loi, et avant la saison des prochaines grandes eaux; qu'aucun paiement ne sera fait avant l'achèvement complet des travaux; que les deux tiers au moins du montant sera payé en warrants émis après le 1er janvier 1883, sur le fonds de levée provenant des taxes de 1883; le tout devant être soumis à l'approbation du gouverneur de l'Etat. Le Bureau des ingénieurs d'Etat verra avec plaisir la fermeture de la crevasse en question s'accomplir de la sorte.

—Depuis quelques années, la peau des alligators et des crocodiles est devenue un objet de luxe fort à la mode et servant à la fabrication de portefeuilles, portemonnaie, étuis à cigares, etc. La demande étant devenue considérable, il s'est formé des bandes de chasseurs d'alligators qui ont fait de tels ravages dans les familles de sauriens sur les bords du Mississippi qu'on pouvait prévoir le moment où la race entière aurait disparu.

En présence de ce fait, un chasseur d'alligators pensa qu'au lieu de détruire il valait mieux élever, et c'est ainsi que prirent naissance les *fermes d'alligators*. L'élevage est des plus simples, vu le peu de soins que nécessitent ces énormes sauriens, qui passent la majeure partie de la journée enfouis dans la vase aux bords du fleuve.

On ne tue plus que les mâles arrivés à la croissance, et on laisse vivre les femelles et les petits. Les peaux sont soigneusement enlevées et reçoivent une première préparation à la *ferme*. Quant à la chair, elle a une odeur de musc si persistante que, à part quelques nègres, personne n'en mange. On la fait alors servir à l'alimentation des sujets vivans, les alligators se mangeant fort bien entre eux.

Cet élevage d'alligators est si florissant qu'on cite une seule ferme qui a livré à un tanneur de Saint-Louis 5,000 peaux depuis le commencement de cette année.

Il n'est pas sans intérêt de rappeler que c'est un Français, M. Arnoul, qui a eu le premier l'idée de tanner ces peaux de sauriens.

Il y a quelques années, la pensée lui vint d'utiliser pour la maroquinerie les peaux pour lesquelles les autorités coloniales de Saïgon payaient des primes assez élevées, afin d'encourager les indigènes et les colons à la destruction de ces animaux dangereux.

Le procédé a réussi, et il a été imité partout.

FAITS DIVERS AMERICAINS

On a beaucoup parlé de la note plus élevée que patriotique présentée par les médecins qui ont assisté M. Garfield pendant son long martyre; on a pensé, généralement, que les prétentions de ces messieurs étaient par trop exagérées, et au moment de ce quart d'heure de Rabelais, il a été nommé une Commission chargée, comme on dit vulgairement, d'éplucher ce compte; plutôt d'apothicaire que de médecin, disent les plaisants. Or, si nous en croyons ce qui est publié à ce sujet, cette Commission "Garfield Claims Committee," est ménagère des deniers publics, quand il s'agit d'autrui, mais ces idées d'économie sombrent dès quelle est en jeu. C'est de l'opportunisme aussi. Si bien, que la Compagnie, connue sous le nom de Ice Company of Washington réclame aujourd'hui la bagatelle de $1,516 92 cents pour glace fournie à ces messieurs. Nous savions bien que le soleil de Washington est parfois brutal à l'excès, mais quinze cents piastres de glace! cela implique en vérité une soif que jalouseraient les éponges aux plus larges dimensions. Il serait plaisant qu'on eût maintenant à nommer un contre-comité, chargé de contrôler les dépenses de celui-là. O le meilleur des oncles d'Amérique, ô Uncle Sam, comme vos neveux vous pleureront!

—On annonce que l'honorable A. H. Stephens publiera enfin, sous peu de jours, le livre tant attendu auquel il travaille depuis longtemps, "Une Histoire des Etats Unis jusqu'à l'année 1882". M. Stephens n'est pas seulement un homme d'Etat hors de pair, c'est aussi un écrivain de haute valeur; l'œuvre qu'il va livrer au public sera donc un véritable événement dans le monde des lettres. Depuis bien des années, il a joué un rôle important, éclatant dans les affaires du pays; nul n'en peut parler avec plus d'autorité que lui. Puisque ce nom très honoré est venu sous notre plume, ajoutons que depuis la signature de la paix, en 1865, M. Stephens a recouvré plus de $500,000 de réclamations de guerre pour des citoyens du Sud, et qu'il n'a jamais voulu recevoir un sent d'honoraires.

—Il y a quelques mois, le propriétaire de la maison où est né et où a été élevé Stonewall Jackson (à Clarksburg, Virginie de l'Ouest) le faisait abattre, et permettait à tout venant d'en recueillir les débris comme reliques. L'offre n'a pas été vaine; on assure qu'à cette heure, bois et briques tout est enlevé.

—Macon, en Georgie, a une dette de $700,000 et ses propriétés taxables donnent le respectable montant de $10,000,000. Heureuse ville!

—On cite dans le comté de Sumtar, Caroline du Sud, un planteur qui possède 1,400 acres de coton et 700 acres de maïs. Le coton lui donnera une moyenne d'une balle et demie l'acre.

—L'esprit d'entreprise se réveille plus ardent que jamais en Floride. Le réseau des chemins de fer s'y fait plus serré chaque jour. Les populations comprennent la valeur de ce progrès, et elles favorisent, de toutes leurs ressources, ces grandes entreprises. Magnifique Etat, comblé aussi par la nature, et qui, grâce à son activité, à son énergie, peut prétendre aux plus belles destinées.

—Nous sommes en pleine fièvre de Conventions politiques. Les dépêches télégraphiques en surabondent chaque jour. Elles se multiplient sous toutes les étiquettes. Un homme pratique disait à ce sujet: "Vienne donc le temps où il n'y aura plus de Conventions et où cent candidats à la même fonction se présenteront devant le peuple, seul souverain juge." Il y a peut-être dans ce vœu plus de sagesse pratique qu'on ne le pense.

—L'Alabama compte, actuellement, vingt-deux hauts fourneaux. Le Birmingham date d'où n'est que dans un rayon de cinquante milles autour de Birmingham, on trouverait assez de fer pour alimenter mille hauts fourneaux pendant dix siècles. Terres promises que celles où se rencontrent de telles richesses, et comme elles doivent infailliblement, fatalement amener à elles cette autre richesse, une immigration de travailleurs.

—A chacun sa manie, son antipathie. Nous savons un négociant, très heureux en affaires d'ailleurs, mais que la seule vue d'une moustache irrite; aussi la règle inflexible est-elle, dans sa maison, que les commis doivent être dénués de cet ordement, absolument ridicule, à son avis. L'un de ceux-là, un favori, un Benjamin—pourtant, tentait l'autre jour de gagner sur l'esprit de son patron, et lui demandait, le jour de sa fête, comme concession, de lui permettre cette fantaisie à sa lèvre supérieure. Le négociant, avec toute la force d'une conviction profonde, repoussa la demande; mais comme son employé en semblait vivement contrarié, il se radoucit et lui dit avec un flegme imperturbable: "Mon cher ami, vous me parlez, tout à l'heure, de concession, eh bien! en raison de vos excellents services, je suis tout disposé à vous en faire une.—Enfin! dit le commis. —Oui, oui; je vous permets donc de porter moustache en dehors de vos heures de travail.

—La ville de Durham, Caroline du Nord, qui compte aujourd'hui quatre ou cinq mille habitants, a été bâtie sur le lieu même où il y a dix-sept ans, le général Johnston se rendit au général Sherman. C'était alors un terrain absolument nu.

—"Cherchez et vous trouverez." Une femme un peu mûre, comme la "voisine de Méphistophélès," avait enfin, après de persévérantes recherches, trouvé mari. Le jour du mariage, ne voyant plus que de l'azur dans son ciel, elle fait prise d'un beau mouvement, et, brandissant l'acte écrit qu'il était à son travailler, elle s'écria: "Voilà le drapeau de notre union!" Mais les jours se suivent et ne se ressemblent pas; six mois plus tard, après tous les incidents d'un mauvais ménage, le divorce était survenu, et elle disait mélancoliquement: "Hélas! j'ai amené mon pavillon!"

—On peut aspirer à un siége au Congrès sans être un lettré; personne ne niera cette assertion. En voici un témoignage nouveau. Récemment, un candidat de ce genre s'aperçut de la disparition de son cheval, un trotteur, pour lequel il n'avait pas marchandé. La perte le toucha au vif, et dans un paroxysme de peine, il s'exclama devant des amis présents: "Et moi aussi je dirai comme Alexandre le Grand: Mon royaume, mon royaume pour mon cheval!" Alexandre, Bucéphale, Richard III, tout cela se confondait dans sa cervelle. Pauvre bête! faisait à son tour l'auditoire, sans bien préciser si c'était du cheval qu'il parlait.

—Un ingénieur disait, l'autre jour, en regardant sa locomotive: "Je n'ai jamais été fier de ma profession autant qu'aujourd'hui.—Et pourquoi donc?—Je viens de lire une statistique qui dit que la moyenne de la durée d'une locomotive est de trente ans, tandis que la moyenne d'une existence d'ingénieur est de soixante.

—"Young Tiger Tail," le chef séminole, vient de mourir. On suppose qu'il est tombé de son canot près de Lucie Sound, et que les requins l'ont dévoré. Un fragment de bras et une main sont tout ce que l'on a retrouvé de lui. Il laisse un fils de dix ans environ qui, devenu homme, sera le dernier des Seminoles ayant droit au titre de "Chef."

—Le Malakoff Bitter est une boisson à la fois agréable au goût et nécessaire à la santé

—La *Gazette Allemande* du 24 août déplore que la monarchie ait déjà dépensé plus de 2000 millions pour la conquête et l'occupation de la Bosnie et qu'on n'ait pas l'espoir de voir la fin de ces sacrifices.

La *Nouvelle Presse Libre* trace également un tableau fort sombre de la situation des provinces occupées. Ce journal répète que l'introduction d'un scrutin parlementaire sur l'administration de la Bosnie et de l'Herzégovine serait la seule voie pour mettre un terme aux inconvénients qui s'y rencontrent.

—On écrit de Bourg-Madame, à l'*Indépendant des Pyrénées Orientales*, le 20 août:

"Une pluie bienfaisante est tombée hier tant en Cerdagne qu'en Capoir.

"Aujourd'hui de violente orages ont éclaté en Cerdagne, notamment dans la vallée de Carol et sur les hauteurs de Carlit.

"Les rivières de la Rahour et la Segre ont subitement grossi.

"Toute la population de Bourg-Madame s'est portée sur les ponts de ces rivières pour voir arriver l'eau qui faisait défaut depuis près d'un an."

La situation actuelle du commerce d'exportation de la France.

La chambre syndicale des négociants-commissionnaires a publié dernièrement, sur la situation actuelle de notre commerce d'exportation, une étude qui mérite de ne point passer inaperçue. L'auteur de ce travail, M. E. Lourdelet, a eu, en effet, y grouper tous les renseignements que les membres de la chambre syndicale lui avaient communiqués, et il en a tiré des conclusions pratiques du plus haut intérêt.

L'un des faits principaux que cette étude a mis en pleine lumière, c'est la difficulté croissante que le commerce français éprouve à conserver ses débouchés extérieurs. Trois causes y ont simultanément contribué: le développement des industries étrangères; le véritable sans-gêne avec lequel la plupart de nos rivaux se livrent à la contrefaçon de nos produits; le revirement, enfin, qui s'est fait dans divers pays, en faveur des idées protectionnistes.

Le développement des industries étrangères a pris, dans ces dernières années, une remarquable et redoutable extension. L'Italie, qui demandait, naguère, toute sa draperie à Paris et à Elbeuf, la fabrique elle-même aujourd'hui. A Lyon et à Saint-Etienne, elle n'emprunte plus que leurs hautes nouveautés; Côme, Milan et Gênes lui fournissent ces soieries unies, et commencent à exporter leurs produits jusque sur notre propre marché. L'Autriche arrive à nous supplanter pour les châles, cet article éminemment français. De même, pour un grand nombre des articles de l'industrie parisienne, pour la maroquinerie, les éventails, la bijouterie et les articles en acier, les bronzes fantaisie, les articles en bois, l'industrie viennoise lutte de mieux en mieux contre nous. L'Autriche possède, en outre, maintenant, de grandes manufactures de toiles, de flanelles et de draps. La Bohême, avec ses verreries, ses perles verre et cire, un genre spécial de bijouterie, nous dépossède peu à peu des débouchés que nous avions acquis. Quant à l'Allemagne, dont nous signalions, il y a peu de temps, la production envahissante, "il n'est pour ainsi dire pas d'articles qu'elle ne fabrique, en concurrence avec nous, et où elle ne l'emporte par le bon marché."

Pour les soieries, notamment, elle a fait de tels progrès que la place de Lyon a dû modifier en partie son genre de fabrication et recourir, comme l'avait fait Crefeld, aux mélanges soie et coton. Pour la passementerie, les draperies, les étoffes genre Roubaix, la bonneterie, les chapeaux, etc., l'Allemagne marche également à grands pas. En Russie, la transformation industrielle n'est pas moindre. "Le perfectionnement de toute espèce d'industrie dans ce pays, constate le rapport de la chambre syndicale, est constant, principalement pour les tissus de soie, pour les cotonnades, qui y sont mieux imprimées qu'à Rouen; enfin, pour les cachemires d'Ecosse, les mérinos et les armures laine." La chambre signale encore les "grands progrès" accomplis par le Portugal et l'Espagne. On y fabrique des tissus de coton, de laine, des soieries, des tissus mélangés, des toiles peintes, des impressions et articles d'ameublement. De grandes manufactures de drap s'y sont montées.

Ainsi, tandis qu'autrefois nous n'avions guère à compter, au dehors, qu'avec la concurrence anglaise, nous avons à nous mesurer, à présent, en Europe, avec de nombreuses industries nationales: c'est presque sur chaque point du vieux continent que nous voyons s'élever des rivaux. Et le nouveau monde ne nous ménage pas davantage. L'industrie des Etats-Unis "grandit avec une rapidité prodigieuse." Tissus de soie et de coton, lainages et draperies, cuirs, tapis, bronzes et zincs d'art, objets montres, verreries et porcelaines, articles de ménage, passementeries, produits chimiques et pharmaceutiques, rien, dans ce cortège, une quantité innombrable de produits, s'y crée et s'y développent chaque jour. "La grande république américaine nous menace, non pas encore chez nous, mais chez les peuples où nos produits avaient jusqu'ici la préférence, où nous étions installés et comme fixés." Enfin, nous ne devons pas non plus perdre de vue le mouvement commercial et industriel de la Chine. L'extension qu'a prise la marine marchande de cet immense empire donne à réfléchir à tous les esprits prévoyants.

Encore si nous n'avions affaire qu'à une concurrence normale, résultat inévitable du progrès de la civilisation générale! Mais il n'y a pas à s'y tromper, nous ne luttons pas à armes égales. Si nos produits ne trouvent plus à l'étranger ce succès dont ils avaient autrefois, c'est surtout parce que nos adversaires "ne combattent pas à armes courtoises". Ici, l'on ne saurait trop citer l'étude de M. Lourdelet. "L'Allemagne, écrit le rapporteur de la chambre syndicale des négociants-commissionnaires, l'Allemagne copie nos produits, imite nos étiquettes. La concurrence allemande a recours à des imitations de marques de fabrique, à des dénominations propres à égarer le consommateur sur la véritable provenance des produits."

Pour la céramique, par exemple, aussitôt qu'un modèle nouveau a paru à Paris, il est copié textuellement en Saxe, ou avec un changement à peine perceptible, gardant cependant un caractère d'infériorité, car on vise d'abord la modicité du prix, afin de supplanter les modèles originaux français sur les marchés étrangers, où ces contrefaçons sont offertes presque en même temps que nos créations." Ce pillage industriel, s'étend de plus en plus. Aux Etats-Unis, on copie nos dessins et nos modèles, "on imite nos étiquettes, on emploie même les noms de nos industriels en renom." Les frais de justice sont si énormes, les abus des hommes de loi si criants, que nos compatriotes reculent le plus souvent devant les frais et l'aléa d'une poursuite.

Dans les Etats de Colombie, comme au Pérou; au Chili et dans le Vénézuela, où les produits réputés français sont très recherchés, la contrefaçon a pris des proportions énormes. Nos vins et liqueurs s'y fabriquent ordinairement sur place; l'étiquette y est, d'ailleurs; jusqu'aux bouchons tout marqués et aux capsules, qui s'y trouvent; le tout, imité avec une rare perfection.

Enfin, comme si ce n'était pas assez de ces obstacles mis à la libre expansion de nos produits, voilà que, de toutes parts, les droits semi-prohibitifs reparaissent. Les Etats-Unis s'abritent derrière des droits protecteurs énormes. L'Allemagne se fait protectionniste. La Russie modifie son tarif de douanes, et frappe d'une manière vraiment excessive nos produits de luxe. En Italie, les droits d'entrée augmentent sans cesse. Nous-mêmes, par l'exagération manifeste de quelques-unes de nos taxes, nous restreignons comme à plaisir nos relations extérieures.

Le Brésil pourrait être, par exemple, l'un de nos meilleurs débouchés; le Havre, Nantes, Bordeaux, Marseille, ont maintes fois indiqué aux pouvoirs publics quelle influence heureuse aurait sur nos échanges avec cet état un abaissement de nos droits sur le café. Ces droits atteignent 1 fr. 56 par kilogramme, alors que le café vaut, en entrepôt, 1 fr. seulement le kilogramme. Il résulte de cette élévation que la consommation du café en France égale à peine le quart de celle qui a lieu dans les pays voisins. Achetant moins, nous vendons moins: la réciproque est forcée. "Il est évident, dit le rapporteur de la chambre syndicale, que le jour où le Brésil vendra davantage à la France, il pourra lui acheter également davantage."

En hésitant, lors de notre récent remaniement de nos tarifs douaniers, à poursuivre les réformes libérales inaugurées en 1860; en nous associant, dans une certaine mesure, à l'esprit de réaction économique qui semblait jouffler sur l'Europe, nous n'avons pas seulement manqué à notre mission; nous avons mal servi nos intérêts. Ils nous commandent de développer des échanges extérieurs, d'élargir incessamment nos débouchés, d'assurer à nos produits la sécurité au dehors aussi bien qu'au dedans: or, quelle sécurité peuvent-ils avoir, quelle extension peuvent-ils prendre, quand ils sont sous le coup de tarifs arbitraires, qu'un caprice, un dissentiment politique, le va-et-vient des partis peuvent rendre, du jour au lendemain, plus léonins encore?

Ainsi, nos exportations ne prennent point l'essor qui nous serait si utile, et, faute d'énergiques mesures défensives, elles iraient bientôt peut-être en déclinant. Mais il n'est pas trop tard pour aviser. La chambre syndicale des négociants commissionnaires, après avoir signalé le triple péril auquel est exposé notre commerce extérieur, a indiqué, avec l'autorité particulière qui lui appartient, les moyens à l'aide desquels on y pourrait parer. Nous nous reprocherions de ne pas les étudier. Ce sera l'objet d'un prochain article.

(Le *Temps* du 30 août.)

L'Exposition de Bordeaux.

La Hongrie compte peu d'exposants à Bordeaux; cela tient à ce que ses vins ordinaires sont consommés sur place, et puis elle est inquiétée par le phylloxera qui a fait son apparition sur plusieurs points du territoire austro-hongrois. Cependant elle possède d'excellents crus qui produisent des vins de liqueur et notamment le *tokay*. Ces derniers vins atteignent des prix fabuleux.

—L'Allemagne est représentée par douze ou quinze exposants dont les produits sont installés avec un luxe inouïté dans les concours. Nous ne savons si les vins allemands répondent à la beauté des flacons et des meubles qui les renferment; mais nous avons lieu d'en douter. A part quelques vins blanc d'Alsace, quelques vins rouges et blancs de Lorraine qui sont, en somme, des vins français, l'Allemagne ne produit qu'un seul vin renommé, le Johannisberg, qui est récolté près de Mayence.

Ses vins rouges ne comptent pas, et ses vins blancs, en général, ne sont potables que dans les années chaudes. La plupart du temps ils sont durs, pleins d'âpreté et de rudesse. Cela n'empêche pas le commerce allemand de fabriquer de prétendus vins de Bourgogne et de Bordeaux. Mais n'insistons pas; c'est peut-être la moindre de ses contrefaçons.

—L'importation des vins italiens en France est considérable depuis l'envahissement de nos vignobles du Midi par le phylloxera; elle a été l'an dernier un peu moindre que de coutume, à cause de la mauvaise récolte; mais tout fait présager qu'il n'en sera pas de même cette année. En effet, les vignes d'Italie sont favorisées par une température exceptionnelle et offrent en ce moment le plus bel aspect, tandis que la plupart des nôtres souffrent beaucoup de l'humidité et du manque de chaleur. Nous devrons donc nous adresser encore à l'étranger; mais si nos voisins tiennent à notre clientèle qui n'est pas précisément à dédaigner, ils feront bien d'abaisser leurs prix et aussi de renoncer à l'emploi du sulfate de chaux dont ils font un véritable abus.

Nous ne pouvons décemment quitter l'exhibition des vins italiens sans parler du chianti, du lacrima-christi, du marsala et du syracouse; ce sont là d'excellents produits qu'il importe de signaler, mais qu'on ne peut bien goûter et apprécier que dans le pays d'origine.

—Le Portugal aussi a ses vins fins, le porto et le madère, que les amateurs estiment mais que peu de gens connaissent.

Les seuls vins portugais que nous puissions nous vanter de consommer en France sont récoltés dans la province de Minho et au sud du Douro, dans la province de Beira; encore les buvons-nous sans nous en douter, car ils sont mélangés aux nôtres.

Ces vins, qui sont très-propres aux coupages, ont quelque analogie avec nos gros vins du midi; aussi sont-ils très recherchés chez nous.

L'importation des vins portugais en France est considérable; elle va sans cesse en augmentant, et elle s'élevait l'an dernier à 200,000 hectolitres environ. Cependant le Portugal est envahi par le phylloxera sur plusieurs points à la fois, et les dégâts sont très-graves; mais là, comme en Italie, on lutte avec la plus grande énergie contre l'insecte destructeur.

—En Espagne, où le fléau se fait également sentir, on lutte avec non moins de puceron de la vigne; mais la tâche est d'autant plus difficile pour l'administration, qu'elle doit combattre à la fois le phylloxera et l'ignorance des vignerons. Ces derniers, en effet, adhèrent difficilement qu'on traite leurs vignes malades; d'aucuns refusent même de croire à la présence d'un insecte qu'ils n'aperçoivent point à l'œil nu; mais nous aurions mauvaise grâce à nous étonner de ce qui se passe à ce sujet en Espagne, les mêmes faits s'étant présentés chez nous il y a quelques années.

Quoqu'il en soit, les vins espagnols tiennent la plus large place à l'exposition de Bordeaux parmi les produits vinicoles.

On ne compte pas moins de 650 à 700 exposants, ce qui est un beau chiffre. Il est vrai que l'Espagne n'est pas éloignée de la Gironde; mais cela prouve néanmoins que nos voisins tiennent beaucoup à nous faire connaître leurs vins. Ils en produisent un peu partout, du nord au sud et de l'est à l'ouest, mais c'est dans le nord de ce pays que nous faisons la plupart de nos achats. Ces achats sont très importants, et ils seraient plus considérables encore si les vins rouges espagnols n'avaient un goût de terroir accentué qui les rend souvent impropres à la consommation. Les vins communs d'Espagne ont encore d'autres défauts; ils sont plâtrés outre mesure et se vendent à des prix relativement trop élevés. Le premier de ces défauts disparaîtra bientôt, nous l'espérons, grâce à nos vignerons, dont les conseils commencent à prévaloir en Espagne; mais nous doutons qu'on vienne facilement à bout de l'autre, à moins que le gouvernement et les municipalités renoncent aux innombrables impôts qui pèsent sur la viticulture, ce qui est peu probable.

(La *République Française*.)

Les loups ont fait leur apparition dans les landes de la Gironde, principalement dans les communes de Mios et de Salles. Il y a eu jusqu'à 50 têtes de bétail étranglées dans la même nuit et dans le même troupeau.

—On télégraphie, de Tourcoing, le 24 août:

"La chapelle de la Marlière, située sur la frontière entre Tourcoing et Monseron, a été pillée pendant la nuit.

"Cette chapelle est un lieu de pèlerinage. Une grande quantité d'*ex voto* ont disparu. Le tabernacle et les armoires ont été forcés. Des vases sacrés ont été enlevés.

"On estime à 2,000 fr. la valeur des objets volés.

"Trois malfaiteurs, auxquels on attribue ce crime, se seraient enfuis en Belgique."

— La chasse au chamois promet cette année d'excellens résultats, car il y a en rarement d'aussi beau et nombreux gibier de cette espèce dans les Alpes de la Haute et de la Basse-Autriche, de la Styrie et du Tyrol. Des témoins oculaires assurent qu'on rencontre parfois par centaines ces magnifiques animaux.

Charbon de l'Alabama.—Bien des personnes ont conçu un préjugé contre le charbon de l'Alabama, et cependant, si elles étaient appelées à en donner la raison, elles auraient recours à cet inexplicable, cet insompréhensible parce que, que nous n'entendons jamais prononcer ou que nous ne voyons jamais écrire, sans qu'il nous revienne en mémoire une anecdote que nous devons taire pour nous rappeler que l'objet de ces lignes est de combattre chez nos lecteurs cette absurde prévention contre le charbon en question. Si notre population faisait l'essai de ce charbon, ne fût-ce qu'une fois, elle verrait l'inanité de ce banal parce que, et ne voudrait peut-être plus faire usage d'autre charbon que celui que préconisent tant MM. A. C. Danner & Cie. Ce combustible est très répandu dans certains Etats; on s'en sert avantageusement pour les cheminées à panier, pour les fourneaux en stove et même pour la production de la vapeur. Les nègres, les habitants faisant une forte consommation de charbon trouveront peut-être de leur intérêt à se servir de celui de l'Alabama qui se vend à très très prix et dont l'importation est abondante sur notre marché.

Compagnie ancienne et sûre du Paratonnerre de

ROBINSON,

ETABLIE EN 1855.

Plus d'un quart de siècle sur la route avec hommes, wagons et attelages.

La plus ancienne, la plus grande et la seule maison de son genre au Sud.

Importateur et marchand de tout genre de paratonnerres, girouettes et installations de paratonnerres. Ces articles sont toujours en abondance dans le magasin.

Les câbles en argent de Robinson sont une spécialité de fabrication.

Fils conducteurs posés dans toutes les parties du pays. Il est fait une spécialité des travaux de réparation.

Ordres exécutés le jour même de leur livraison.

JAMES M. ROBINSON, directeur.

Bureau et magasin, 246 rue du Canal, Nouvelle-Orléans, La 12mars—1an

Les derniers genres et les plus grandes nouveautés —EN— NATTES DE CHINE, A. Brousseau's Son 17.....RUE DE CHARTRES..... TAPIS Le plus grand stock au Sud. Prix qui conviendront à tout le monde. 2juin—1an

Aux Planteurs-Sucriers. Economisez du combustible, en faisant usage du Albany Steam Trap. C'est un appareil qui renvoie la vapeur condensée des serpentins aux b